

CASANOVA, HISTOIRE DE MA VIE

Histoire de ma vie est avant tout un livre d'aventures, écrit par un aventurier qui aura été tour à tour abbé, militaire, historien, antiquaire, homme de lettres, poète, violoniste, joueur invétéré – et à l'occasion tricheur –, chimiste, magicien, escroc, espion et même industriel puis, pour finir, bibliothécaire. Mais ce qu'il revendiquera toujours, c'est sa qualité de « Vénitien ».

Mais ce n'est pas n'importe quel livre d'aventures :

« Je considère les *Mémoires de Casanova* comme la véritable *Encyclopédie* du XVIII^e siècle » – **Blaise Cendrars**, « *Pro domo* » (préface à la réédition de *La Fin du monde* filmée par l'Ange N.-D.), 1949.

« Une œuvre qui est au siècle de Louis XV ce que les *Mémoires de Saint-Simon* sont au siècle de Louis XIV. » – **Francis Lacassin** (journaliste, essayiste, écrivain, scénariste), « *Casanova, ou le Saint-Simon des gens qui ne roulent pas en carrosse* », 1993.

Il n'était pourtant pas certain que cette *Histoire de ma vie* voie jamais le jour. Dans un fragment retrouvé, il écrivait :

« Ou mon histoire ne verra jamais le jour, ou ce sera une vraie confession. Elle fera rougir des lecteurs qui n'auront jamais rougi de leur vie, car elle sera un miroir dans lequel de temps en temps ils se verront, et quelques-uns jeteront mon livre par la fenêtre ; mais ils ne diront rien à personne. Elle ne portera pas le titre de confession, car depuis qu'il a été profané par un extravagant¹ je ne peux plus le souffrir ; mais elle sera une confession si jamais il y en eut. »

Giacomo Girolamo Casanova est mort le 4 juin 1798 – il avait 73 ans – à **Duchcov** (**Dux** en allemand, Royaume de **Bohême**, actuelle **République tchèque**) dont il était devenu en 1785 le bibliothécaire du propriétaire du château, le **comte de Valdštejn**, un « frère ». Dux est une petite ville de 8 400 habitants dont le château a aussi vu passer **Goethe**, **Schiller**, **Chopin**, **Beethoven**...

Il a utilisé de nombreux pseudonymes, le plus fréquent étant le *Chevalier de Seingalt* (prononcer *Saint-Gal*) ; il publie en français sous le nom de « *Jacques Casanova de Seingalt* ».

Il vient de terminer lorsqu'il meurt l'écriture de cette *Histoire de ma vie jusqu'à l'an 1797* qui va lui assurer une gloire obtenue d'abord par une sorte d'imposture puisque l'ouvrage ne sera connu, pendant cent vingt ans, que par une « adaptation » réalisée par un professeur de français de **Dresde**, **Jean Laforgue**. Mais c'est une version entièrement réécrite, aseptisée, mutilée et, en quelques points, tout simplement falsifiée.

C'est seulement depuis 1960 qu'on peut, grâce à l'édition **Brockhaus-Plon**, bénéficier du texte authentique et intégral.

Le manuscrit original a été acquis le 18 février 2010 par la **BnF**, grâce à un mécénat, pour la somme de 7 millions d'euros.

Extraits de la préface :

« Le lecteur qui aime à penser verra dans ces mémoires que n'ayant jamais visé à un point fixe, le seul système que j'eus, si c'en est un, fut celui de me laisser aller où le vent qui soufflait me poussait. Que de vicissitudes dans cette indépendance de méthodes ! ».

« Malgré le fond de l'excellente morale, fruit nécessaire des divins principes enracinés dans mon cœur, je fus toute ma vie la victime de mes sens ; je me suis plu à m'égarer, et j'ai continuellement vécu dans l'erreur, n'ayant autre consolation que celle de savoir que j'y étais... Ce sont des folies de jeunesse. Vous verrez que j'en ris, et si vous êtes bon, vous en rirez avec moi. »

« Vous rirez quand vous saurez que souvent je ne me suis pas fait un scrupule de tromper des étourdis, des fripons, des sots quand j'en ai eu besoin. Pour ce qui regarde les femmes, ce sont

1. Il s'agit bien sûr de **Jean-Jacques Rousseau**.

des tromperies réciproques qu'on ne met pas en ligne de compte, car quand l'amour s'en mêle, on est ordinairement la dupe de part et d'autre. Mais c'est bien différent pour ce qui regarde les sots car ils sont insolents et présomptueux jusqu'à défier l'esprit. Tromper un sot est un exploit digne d'un homme d'esprit... Il faut cependant les distinguer de ces hommes qu'on appelle bêtes, car n'étant bêtes que par défaut d'éducation, je les aime assez. »

« J'ai aimé les mets au bon goût : le pâté de macaroni fait par un bon cuisinier napolitain..., la morue de Terre-Neuve bien gluante, le gibier au fumet qui confine et les fromages dont la perfection se manifeste quand les petits êtres qui les habitent commencent à se rendre visibles. Pour ce qui regarde les femmes, j'ai toujours trouvé que celle que j'aimais sentait bon, et plus sa transpiration était forte plus elle me semblait suave. Quel goût dépravé ! Quel honte de se le reconnaître et de ne pas en rougir ! »

Né le 2 avril 1725 (le lundi de Pâques) à **Venise**, dans la paroisse de San Samuele. C'est le fils aîné de **Gaetano Casanova**, comédien, et de **Zanetta Farussi**, fille de cordonnier puis actrice. Il naît au n°2993 de la rue de la Comédie (aujourd'hui rue Malipiero, près de l'église **San Samuele** où il est baptisé).

Zanetta et **Gaetano**, appelés à jouer à Londres, laissent **Giacomo** sous la garde de sa grand-mère, **Marzia**. Ils reviendront à Venise en 1728. **Gaetano** mourra en décembre 1733.

Il est le frère du peintre **Francesco Casanova** (né en 1727, auteur d'un portrait de **Giacomo**, possible bâtard du roi **George II**).

En novembre 1737, à douze ans et demi, **Giacomo** entre à la faculté de droit de l'université de **Padoue**.

En 1739, il devient assistant du curé **Tosello** au service de l'église **San Samuele** et suit des cours particuliers de langue et de poésie italiennes. En 1740, il est tonsuré par le patriarche de **Venise** et prononce le 25 décembre son premier sermon, très applaudi. Le deuxième est prévu le 19 mars mais va mal se passer.

« Le jour donc du 19 de mars dans lequel je devais quatre heures après midi monter en chaire pour réciter mon sermon, je n'ai pas eu le courage de me priver du plaisir de dîner avec le comte de Mont-Réal qui logeait chez moi... J'étais encore à table avec toute la belle compagnie, lorsqu'un clerc vint m'avertir qu'on m'attendait à la sacristie. Avec l'estomac plein et la tête altérée, je pars, je cours à l'église, je monte en chaire. »

« Je dis très bien l'exorde, et je prends haleine. Mais à peine prononcées les cent premières paroles de la narration, je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je dois dire, et voulant poursuivre à force je bats la campagne, et ce qui achève de me perdre est un bruit sourd de l'auditoire inquiet qui s'était trop aperçu de ma déroute. Je vois plusieurs sortir de l'église, il me semble entendre rire, je perds la tête, et l'espoir de me tirer d'affaires. Je peux assurer mon lecteur que je n'ai jamais su si j'ai fait semblant de tomber en défaillance, ou si j'y suis tombé tout de bon. Tout ce que je sais est que je me suis laissé tomber sur le plancher de la chaire, en donnant un grand coup de tête contre le mur désirant qu'il me l'eût fendue. Deux clercs sont venus me prendre pour me reconduire à la sacristie, où sans dire le mot à personne j'ai pris mon manteau et mon chapeau, et je suis allé chez moi... Il n'y a plus eu question de me faire prêcher. On a eu beau m'encourager. J'ai entièrement renoncé à ce métier. »

C'est donc la fin de sa carrière de prédicateur. Il fera un bref séjour en 1743 dans un séminaire, dont il sera vite expulsé, accusé, à tort d'après lui, de relations intimes avec un autre pensionnaire.

Il passe par Rome, Corfou, Constantinople, où il est militaire...

Énorme chance : le 20 avril 1746, à 21 ans, alors qu'il est violoniste au théâtre **San Samuele**, il sauve en rentrant chez lui la vie du sénateur **Bragadin**, victime d'une attaque d'apoplexie dans la gondole où il se trouve.

« ... je laisse l'orchestre pour aller chez moi et en descendant l'escalier je remarque un sénateur en robe rouge qui allait monter dans sa gondole. Je vois une lettre qui tombe près de lui dans

le moment qu'il tirait son mouchoir de sa poche. Je vais ramasser la lettre, et rejoignant ce beau seigneur dans le moment qu'il descendait les degrés, je la lui remets. Il me remercie, il me demande où je demeure, je le lui dis, il veut absolument me mettre chez moi, j'accepte la grâce qu'il voulait bien me faire, et je me mets sur la banquette près de lui. Trois minutes après, il me prie de lui secouer le bras gauche : J'ai, me dit-il, un engourdissement si fort qu'il me semble absolument de n'avoir pas ce bras. Je le secoue de toute ma force, et je l'entends me dire avec des mots mal articulés qu'il se sentait perdre toute la jambe aussi et qu'il lui paraissait de mourir. Tout en alarme, je tite le rideau, je prends la lanterne, je regarde sa figure, et je reste effrayé observant sa bouche qui s'était retirée vers son oreille gauche, et ses yeux mourants. »

Giacomo va tirer un chirurgien de son lit, faire transporter chez lui le sénateur et rester à son chevet. Un docteur ayant placé sur la poitrine du sénateur un emplâtre au mercure qui ne fait qu'aggraver l'état du malade, il prend l'initiative de l'enlever et de laver à l'eau tiède la poitrine du sénateur dont l'état s'améliore de jour en jour. Guéri, **Bragadin** considèrera **Giacomo** comme son sauveur et, l'adoptant comme son fils, le gratifiera d'une pension et l'aidera jusqu'à la fin de sa vie.

Casanova est souvent comparé et associé à **Don Juan** comme séducteur, mais sa vie ne procédait pas de la même philosophie : ce n'était pas un cynique qui abandonne sa proie dès qu'arrivé à ses fins. Au contraire, il s'attachait sincèrement, il secourait souvent. Il est parfois présenté, ainsi par **Fellini** en 1976, comme un pantin, une sorte de fornicateur mécanique qui se détourne immédiatement de sa conquête. Détestable vision : **Fellini** n'aurait d'ailleurs pas lu *l'Histoire de ma vie*.

Dans cette *Histoire de ma vie*, il mentionne 142 femmes avec lesquelles il aurait eu des relations intimes, dont des filles à peine pubères et, sur le tard et sans le savoir d'abord, sa propre fille qui était alors mariée à l'un de ses « frères », fille avec laquelle il aurait eu le seul fils dont il eut connaissance. Pourtant, **Casanova** utilisait des préservatifs, non seulement pour se protéger des infections mais pour éviter que ses partenaires ne tombent enceintes. Il désignait le préservatif de différents noms : *redingote anglaise*, *calotte d'assurance*. C'est lui qui aurait baptisé ce petit bout de boyau « capote anglaise ». Son plus grand reproche était : « Je dois m'enfermer dans un bout de peau morte pour prouver que je suis bel et bien vivant ».

« Rien de tout ce qui existe n'a jamais exercé sur moi un si fort pouvoir qu'une belle figure de femme ».

Mi-1749, il a 24 ans et va rencontrer l'amour de sa vie : **Henriette**. Une petite trentaine d'années, rencontrée par hasard dans une auberge près de **Parme** alors qu'elle voyage habillée en homme avec un officier hongrois.

Il s'avère que cet officier est chargé de porter un paquet du **cardinal Albani** au Premier ministre de **l'infant duc de Parme**. « La beauté de cette fille me mit sur le champ dans l'esclavage. Son amoureux montrait l'âge de soixante ans ; je trouvais cette union très mal assortie ».

Dîner chez le **comte Spada** avec lequel **Casanova** a « taillé » la veille et qui l'a invité. « Cette maîtresse de l'officier avait commencé à m'intéresser toute cachée sous la couverture ; elle m'avait plus quand elle avait mis sa tête dehors, et beaucoup davantage quand je l'ai vue debout ; mais elle couronna l'œuvre déployant à table une sorte d'esprit que j'aimais beaucoup, qu'on trouve rarement en Italie, et qu'on trouve souvent en France. Sa conquête ne me paraissant pas difficile, je pensais aux moyens que je pouvais employer pour la faire, me trouvant, sans la moindre fatuité, fait pour lui convenir plus que l'officier... ».

Achat précipité d'une voiture, voyage vers **Parme** et conquête d'**Henriette**. Trois mois de bonheur s'ensuivent, un bonheur brusquement interrompu après qu'**Henriette** eût été reconnue au cours d'une fête et contrainte de repartir pour la France. Elle laisse une lettre émouvante à **Giacomo**.

« C'est moi, mon unique ami, qui ai dû te délaisser. N'augment pas ta douleur pensant à la mienne. Imaginons-nous que nous avons fait un agréable songe, et ne nous plaignons pas de

notre destin, car jamais un songe si agréable ne fut si long. Vantons-nous d'avoir su nous rendre parfaitement heureux trois mois de suite ; il n'y a guère de mortels qui puissent en dire autant. Ne nous oublions donc jamais, et rappelons souvent à notre esprit nos amours pour les renouveler dans nos âmes, qui quoique séparées en jouiront avec encore plus de vivacité. Ne t'informe pas de moi, et si le hasard te fait parvenir à savoir qui je suis, sois comme si tu l'ignorais. Sache, mon cher ami, que j'ai si bien mis ordre à mes affaires que je serai pour tout le reste de ma vie heureuse tant que je pourrai l'être sans toi. Je ne sais pas qui tu es ; mais je sais que personne au monde ne te connaît mieux que moi. Je n'aurai plus d'amants dans toute ma vie à venir ; mais je souhaite que tu ne penses pas d'en faire de même. Je désire que tu aimes encore, et même que tu trouves une autre Henriette. Adieu ».

Mais qui est **Henriette** ?

Deux hypothèses. La première, bien étayée, l'identifie à **Marie-Anne d'Albertas**. En mai 1763, **Casanova** fait route vers **Aix** en empruntant la voie qui deviendra la RN8, quand une roue de son carrosse se brise, non loin du hameau de la Croix d'Or, près de l'auberge du Loup Rampant. Son valet court jusqu'à la demeure la plus proche, celle des **d'Albertas**, quérir l'aide des domestiques. Le seigneur invite **Casanova** à attendre chez lui le temps de la réparation. Il revoit alors celle qu'il cherche, mais ne la reconnaît pas : elle avait un peu vieilli, bien sûr, mais de surcroît elle se présente à lui le visage couvert d'une voilette. Elle ne se découvre pas ; à l'époque de cette seconde rencontre, elle est mariée et mère de trois enfants. Et **Casanova** quitta **Bouc-Bel-Air** sans imaginer qu'il venait de voir l'une des rares femmes dont il ait été réellement amoureux. Le lendemain, loin sur la route, son valet lui remettra un billet « à l'homme le plus honnête que j'aie jamais rencontré ». Une seconde hypothèse, plus fragile, ferait d'elle **Adélaïde de Gueidan**, épouse de **Jean-Baptiste de Fonscolombe** et la demeure serait le château de **Valabre**, quartier Nord-Ouest de **Gardanne**, à 4 km à vol d'oiseau de celui d'**Albertas**.

À quoi correspond le terme « *Taillé* » ? Au **jeu de pharaon** (*Faro* en anglais) qui est un jeu de cartes très en vogue sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI. C'est un jeu de pur hasard. Il se déroule entre un banquier et un nombre illimité de joueurs appelés pontes, sur une table ovale recouverte de feutrine verte. Sur ce tapis est disposé en forme de U un exemplaire de chaque carte, de l'As au Roi. Le banquier joue avec un jeu de cinquante-deux cartes qu'il mélange. Il désigne deux endroits (un à sa droite et un à sa gauche) qui correspondront aux emplacements « carte gagnante » et « carte perdante ». Les pontes, à chaque tirage, peuvent miser sur un des dessins de cartes sur le tapis en disant s'ils pensent que la carte, quand elle sortira, sera une carte gagnante ou une carte perdante. Le banquier gagne la mise du pontes, lorsque la carte du pontes tombe dans l'emplacement carte perdante que le pontes avait misé sur une carte gagnante ou inversement. Le pontes gagne sa mise lorsque son pronostic était bon.

« *Frère* » : concernant son initiation en tant que *franc-maçon*, on dispose du témoignage de **Casanova** lui-même : « *Un respectable personnage, que j'ai connu chez M. de Rochebaron, me procura la grâce d'être admis parmi ceux qui voient la lumière. Je suis devenu franc-maçon apprenti. Deux mois après, j'ai reçu le second grade et, quelques mois après le troisième, qui est la maîtrise. C'est le suprême. Tous les autres titres sont des inventions agréables, qui quoique symboliques n'ajoutent rien à la dignité de maître.* »

On sait que **Casanova** a été reçu maçon apprenti à Lyon au début de 1750 ; fin avril, il devint compagnon à Paris, dans la loge du **comte de Clermont** ; enfin, début 1751, il est promu à la maîtrise. La rapidité de ces *augmentations de salaire* (le passage d'un grade à un autre dans une loge maçonnique) ne doit pas surprendre et fait partie des usages du temps, puisqu'alors la maçonnerie n'était pas considérée comme une société « initiatique », mais d'abord comme une forme originale de socialisation rassemblant les élites – ce que **Casanova** explique avec un certain cynisme dans ses mémoires : « *Tout jeune homme qui voyage, qui ne veut pas se trouver inférieur et exclu de la compagnie de ses égaux dans le temps où nous sommes, doit se faire initier dans ce qu'on appelle la franc-maçonnerie, quand ce ne serait que pour savoir au moins superficiellement ce que c'est.* »

L'appartenance à une loge maçonnique constitue donc un laissez-passer international, dont on a la preuve que **Casanova** a usé: à Amsterdam, fin 1759, quand il est reçu par la loge des diamantaires (*La Bien-Aimée*), mais aussi à Vienne, en 1783, quand il rencontre **Da Ponte** et participe à la rédaction du livret de *Don Giovanni*, à Paris où il se lie avec **Benjamin Franklin**... Finalement, on sait qu'il mourra à **Dux**, chez le «frère» **comte de Waldstein** qui l'avait recueilli... Ajoutons que la plupart des souscripteurs de son *Isocaméron* étaient des francs-maçons, de sorte que son œuvre donne une idée exacte des réseaux maçonniques qui s'étaient tissés dans l'Europe des Lumières.

Sur les francs-maçons: « *Les hommes qui ne se font recevoir francs-maçons que dans l'intention de parvenir à connaître le secret de l'ordre, courent grand risque de vieillir sous la truelle sans jamais atteindre leur but. Il y a cependant un secret, mais il est tellement inviolable qu'il n'a jamais été dit ou confié à personne. Ceux qui s'arrêtent à la superficie des choses, pensent que le secret consiste en mots, signes et attouchements... Erreur. Celui qui devine le secret de la franche-maçonnerie (car on ne le sait jamais qu'en le devinant), ne parvient à cette connaissance qu'à force de fréquenter les loges, qu'à force de réfléchir, de raisonner, de comparer et de déduire. Il ne le confie pas à son meilleur ami en maçonnerie, car il sait que s'il ne l'a pas deviné comme lui, il n'aura pas le talent d'en tirer parti dès qu'il le lui aura dit à l'oreille. Il se tait, et ce secret est toujours secret. Tout ce qui se fait en loge doit être secret ; mais ceux qui, par une indiscretion malhonnête, ne se sont pas fait un scrupule de révéler ce qu'on y fait, n'ont point révélé l'essentiel : ils ne le savaient pas ; et s'ils l'avaient su, certes ils n'auraient pas révélé les cérémonies. »*

Et, curieusement, il ajoute :

« *La franche-maçonnerie, au milieu de grand nombre d'hommes du premier mérite, renferme une foule de gredins qu'aucune société ne devrait avouer, parce qu'ils sont le rebut de l'espèce humaine sous les rapports moraux. »*

Quelques brèves allusions aux loges, dans les *Mémoires*, donnent une idée de l'Internationale Maçonnique de l'époque. **Casanova** est à Amsterdam et écrit: « *M. d'O. m'invita à souper avec lui à la loge des bourgmestres ; faveur insigne car, contre toutes les règles de la franc-maçonnerie, on n'y admettait jamais que les 24 membres dont elle se composait, et ces 24 maçons étaient les plus riches millionnaires de la Bourse... M. d'O. me dit que j'avais soupé avec une société qui pouvait disposer d'un capital de 300 millions. »*

En juin 1753, il tombe amoureux de **Caterina C.** qui a 17 ans et qu'il veut épouser. Intervention de **Bragadin** auprès du père de la belle, qui s'empresse de l'enfermer dans un couvent: elle disparaît. Elle réussit au bout de quelque temps à lui faire parvenir un message et **Giacomo** va pouvoir, pour l'apercevoir, assister masqué aux messes dominicales du couvent **Sainte-Marie des Anges** à **Murano**. Mais une autre pensionnaire, **M.M.**, lui fait parvenir un message disant qu'elle l'a remarqué lors des messes et qu'elle souhaite faire sa connaissance; ce sera rapidement la découverte des amours des deux nonnes et de l'identité du riche amant de **M.M.**: **Monsieur de Bernis**, ambassadeur de France et... cardinal, surnommé *le Cardinal des plaisirs*. **Giacomo** devient l'ami et le complice de **Bernis**, s'ensuivront de nombreuses parties fines à quatre dans les *casins* de **Bernis** à **Murano**, et de **Casanova** à **Venise**, près de la **Fenice**.

Il semble impossible que les **Inquisiteurs d'État** (ils sont au nombre de trois et disposent de pouvoirs illimités sur tout ce qui regarde la Police d'État) n'aient pas eu connaissance de ces turpitudes. Mais ce qui pouvait être toléré de l'ambassadeur de France pouvait plus difficilement l'être d'un simple **Casanova**!

Le 26 juillet 1755, **Casanova** est arrêté sur ordre des Inquisiteurs pour outrage à la religion et aux bonnes mœurs. Il est incarcéré dans une cellule des Plombs, sous le toit du Palais ducal. Le 12 septembre, il sera condamné à 5 ans d'emprisonnement, sans être informé ni de la nature ni de la durée de sa peine (la sentence n'est connue que du Grand Conseil). Il décide de s'évader, ce que personne n'a jamais réussi à faire. Et le 1^{er} novembre 1756, c'est l'évasion rocam-

bolesque par les toits en compagnie du moine **Balbi**. Ils réussissent à gagner la terre ferme et par **Mestre, Trévise, Trente et Bolzano** ils arrivent mi-novembre à **Munich**.

Le 7 janvier 1757, il arrive à Paris le jour de l'attentat de **Damiens** contre **Louis XV**. **Damiens**, qui a donné un coup de canif sans gravité au roi, est condamné pour régicide à « *faire amende honorable devant la principale porte de l'église de Paris* », où il doit être « *mené et conduit dans un tombereau, nu, en chemise, tenant une torche de cire ardente du poids de deux livres* » puis, « *dans le dit tombereau, à la place de Grève, et sur un échafaud qui y sera dressé, tenaillé aux mamelles, bras, cuisses et gras des jambes, sa main droite tenant en icelle le couteau dont il a commis le dit régicide, brûlée au feu de soufre, et sur les endroits où il sera tenaillé, jeté du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la poix résine brûlante, de la cire et soufre fondus et ensuite son corps tiré et démembré à quatre chevaux et ses membres et corps consumés au feu, réduits en cendres et ses cendres jetées au vent* ». Une fois la sentence prononcée, **Damiens** aurait eu cette phrase laconique, restée célèbre : « *la journée sera rude* ». Il est exécuté le 28 mars 1757 et **Casanova** assiste à l'exécution.

Sur la Révolution française: « *La maudite révolution de France m'occupe toute la journée. La canaille qui s'en est emparée ne fait que immoler des victimes parmi lesquelles je trouve quelqu'un de mes anciens amis condamné à mort précisément parce qu'il était digne de vivre. J'enrage. Il me semble impossible que cela puisse durer et cependant cela dure.* »

Recommandé par **Bernis** qu'il a retrouvé à la Cour de France, il va accomplir des missions diplomatiques secrètes pour la France, en particulier à Dunkerque et en Hollande.

Retour à Paris du 8 janvier à fin septembre 1759 où il loge dans le quartier de la **Petite Pologne**, aujourd'hui entre Saint-Lazare et les Grands Augustins. Il y loue au printemps la maison de *Cracovie-en-bel-air*. Dans le même temps, il achète une manufacture d'impression sur soie au Temple. Menacé d'arrestation dans une douteuse affaire de lettre de change, il quitte **Paris** pour **Bruxelles** fin septembre.

Il retournera à **Venise** où il sera un temps espion à la solde des Inquisiteurs avant d'en être expulsé après la publication d'un pamphlet moquant la noblesse vénitienne.

Après de nombreuses et trop souvent douteuses tribulations en Europe, de conquêtes en duels, il s'établit en février 1784 à Vienne où il devient secrétaire de l'ambassadeur de Venise. Au cours d'un dîner, il rencontre le comte **Joseph Karl von Waldstein**, franc-maçon féru d'occultisme, qui lui propose le poste de bibliothécaire dans son Château de **Dux**, en **Bohème**. Il s'y installe en septembre 1785. Ses dernières années se passent tristement dans ce château de **Duchcov** isolé, peuplé uniquement de serviteurs mesquins qui raillent ce vieil homme en qui ils voient un passé révolu. Ruiné et déprimé par l'échec de son roman fantastique et philosophique *Icosameron* en 1789, il se met à écrire *Histoire de ma vie* sur les conseils de son médecin. Fin février 1798, une crise d'apoplexie l'oblige à interrompre son travail. Malade, il reste confiné dans son modeste appartement avec pour tout compagnon, un neveu, **Carlo Angiolini**, et la chienne **Finette**. Cloué dans son fauteuil Louis XV, il meurt le 4 juin 1798. Il est inhumé à la sauvette dans un petit enclos funèbre de l'église **Santa Barbara** de **Duchcov**, dans le cimetière du village (aujourd'hui remplacé par un jardin public). Personne ne se souciant de sa tombe, l'emplacement de celle-ci a disparu à la mort du comte **Waldstein**.

Histoire de ma vie est publié en trois volumes chez **Bouquins** et dans la **Pléiade**.

Films :

Le classique *Casanova, un adolescent à Venise* de **Luigi Comencini** (1968) ;

Dernier amour de **Benoît Jacquot** (2019) : l'échec à Londres face à **Marianne de Charpillon**, une prostituée française qui va se jouer de lui.

Giacomo CASANOVA

Histoire de ma vie



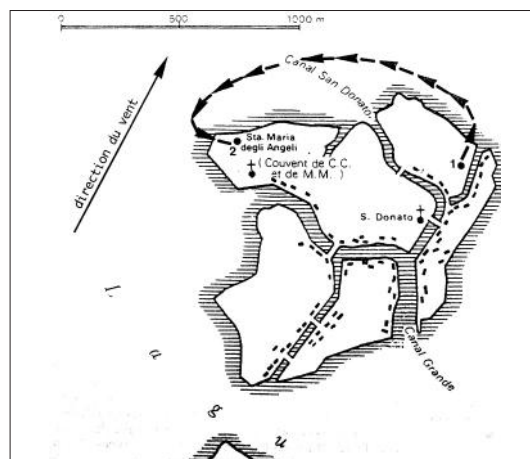
Portrait de Giacomo Casanova peint par son frère Francesco, entre 1750 et 1755.



Portrait de Giacomo Casanova par Raphaël Mengs, vers 1760.



Une table de pharaon au XVIII^e siècle par Johann Baptist Raunacher



L'église Sainte-Marie-des-Anges et le trajet par gondole entre le couvent de M.M. et C.C. et le casino du cardinal De Bernis



Michel Sarrazin
29 mars 2020



Le château de Duchcov, où Casanova passa les treize dernières années de sa vie.